**In : Fivaz-Depeursinge (dir.), *Texte et contexte dans la communication*, *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 13, 29-40, 1991.**

# De l'amour du texte à l'amour du contexte

**J. Cosnier**

La notion de contexte est sans doute une des notions les plus nécessaires pour la compréhension des pratiques communicatives humaines, et même plus largement animales. Mais cette notion est pourtant loin d'être claire ("extrêmement importante, en partie non définie" disait G. Bateson en 1979), sa définition elle-même a varié au cours de ce siècle et elle n'est pas aujourd'hui univoque. Peut-être son utilisation pluridisciplinaire en est en partie la cause : le contexte est en effet devenu d'actualité simultanément en linguistique (particulièrement avec la pragmatique), en sociologie (avec la microsociologie, l'ethnographie de la communication et l'ethnométhodologie), et en psychologie spécialement bien sûr, avec le développement des thérapies "systémiques".

Cette convergence d'intérêt et de conceptualisation est elle-même associée à l'intérêt croissant porté aux théories de la communication, à l'expansion du mouvement interactionniste et à la recherche d'une nouvelle épistémologie mieux adaptée aux sciences humaines que la sempiternelle méthode expérimentale : les approches naturalistes et les conceptualisations écosystémiques paraissent à cet égard les plus fécondes et constituent un dénominateur commun à ces disciplines qui s'ignorent en partie et que les organisateurs de cette revue ont le désir de voir dialoguer.

Je vais donc essayer dans cet article critique de rassembler quelques pièces du puzzle actuel qui constitue le (ou les) paysages du (ou des) contextes et d'examiner ce qui les rapproche mais aussi ce qui les sépare, probablement en raison de pièces encore manquantes, et je commencerai par une rapide revue de l'évolution de la notion de contexte en voyant son origine dans la linguistique. Ceci pour plusieurs raisons : (1) c'est sans doute dans ce domaine que la notion de contexte s'est la plus transformée, (2) c'est dans son champ que le contexte et le fonctionnement du langage se trouvent en premier lieu

concernés et l'état de cette question ne peut qu'aider à la réflexion dans les autres champs. Nous verrons dans quelle mesure.

### 1-En linguistique : du contexte restreint au contexte étendu.

Le terme "contexte" étymologiquement provient de l'association de "cum" (avec, ensemble) et "textus" (tissu). Le verbe "contexere" signifiait "tisser ensemble". Cependant de "textus" sont dérivés en français (ainsi qu'en anglais) deux termes : "texture" et "texte". Le premier (texture) qui a conservé l'idée de "tissu", l'autre (texte) qui s'applique aux énoncés verbaux particulièrement sous leur forme écrite. Ces deux dérivations correspondent à deux utilisations sensiblement différentes du terme, l'une restreinte : le contexte (linguistique) est l'environnement qui accompagne le texte, l'autre étendue : le contexte (mondain) est ce qui accompagne tout phénomène (événement, objet,...) dont il est question en un moment et un lieu donné. La forme restreinte fut celle des spécialistes de ce que nous appellerons la "linguistique classique", désignant ainsi la linguistique générale de F. Saussure à N. Chomsky, ou encore du "structuralisme" aux "grammaires génératives". La "linguistique classique" est centrée sur la "langue" dont l'étude comprend la syntaxe, la phonétique et la sémantique. La langue est un cadre formé d'unités signifiantes arbitraires, les "signes", en nombre fini dont les combinaisons infinies permettent de communiquer et/ou d'exprimer la pensée. C'est un "système" qui transcende l'individu, elle s'étudie donc par et pour elle-même, opposée aux "paroles" qui en sont l'expression concrète mais sont caractérisées par des aspects individuels et particuliers considérés comme extralinguistiques; les Paroles sont de l'ordre des "performances", or seule la "compétence" du locuteur-auditeur idéal relève de la linguistique (Chomsky, 1977). Les corpus ainsi étudiés sont généralement formés d'énoncés fabriqués pour les besoins de la démonstration, ou puisés dans la littérature écrite; ces énoncés sont considérés comme des échantillons de langue et non comme des événements liés à une situation spécifique.

Les problèmes de signification sont l'objet de la "sémantique", qui étudie les relations du signifiant et du signifié. Selon la conception triadique classique, le Signifiant est ainsi le représentant conventionnel d'une représentation mentale (le Signifié) d'un objet ou d'un concept extralinguistique (le Référent).

Dans ces perspectives la définition du Contexte est précise : c'est l'environnement verbal des unités verbales (Dubois, 1973). Le contexte désigne le texte qui entoure le texte. "Il faut en effet bien admettre que le sens d'un

énoncé peut également être déterminé par le contexte, c'est-à-dire les énoncés linguistiques antérieurement produits…" (François, 1980) et " l'ensemble des déterminations extralinguistiques se trouve traditionnellement et en général exclu de l'analyse linguistique" (François, 1980).Cet ensemble "extralinguistique" étant la plupart du temps désigné par le terme de "situation".

Mais à la fin des années 60 et durant les années 70, cette linguistique du code ou du 1° type (selon l'expression d'Eluerd, 1985) allait faire place à une linguistique de 2° type ou "linguistique de l'énonciation", grâce à laquelle le statut du contexte allait se transformer.

La mise en parenthèses des sujets parlants et de la situation devint insoutenable particulièrement en raison du développement d'une sémantique de l'énonciation. Toutes les unités signifiantes ne fonctionnent pas selon le schéma saussurien, certaines sont prévues pour "embrayer" l'énoncé sur la situation et les locuteurs. Ainsi par exemple les pronoms personnels "je", "tu", "il", qui changent à l'évidence de référent selon celui qui parle,de même, les indicateurs de lieu ou de temps qui ne sont interprétables qu'en relation avec les coordonnées spatiotemporelles de la situation : "ici", "maintenant", "hier", etc…

Ainsi la langue est faite pour permettre la production des énoncés, et cet acte producteur appelé "énonciation" leur imprime sa marque grâce à des "énonciatèmes" prévus pour cela : "l'énonciation est la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation" (Benveniste, 1970), et la problématique de l'énonciation, "c'est la recherche des procédés linguistiques (embrayeurs, modalisateurs, termes évaluatifs, etc, ...) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui (problème de la "distance énonciative")" (Kerbrat-Orecchioni, 1980).

Pour cette nouvelle linguistique, la définition antérieure du contexte devient manifestement insuffisante. Si la signification du texte énoncé dépend bien du texte qui le précède (le "contexte" linguistique traditionnel) elle dépend aussi à l'évidence de la situation d'énonciation dont il est issu.

Alors, on est amené à distinguer le *texte* (énoncé verbal) précisé par son *cotexte* (énoncés verbaux précédents) et son *contexte* (situation d'énonciation). Mais la nouvelle attention portée au rôle de l'environnement dans le fonctionnement du langage mène nécessairement à l'étude des productions parolières *in situ* et fait vite apparaître un grand nombre de problèmes ignorés (volontairement ?) jusqu'alors.

L'un d'entre eux est le fait que les énoncés oraux dans les interactions de face à face de la vie quotidienne ne sont pas seulement verbaux, ils s'accompagnent de phénomènes vocaux (intonatifs particulièrement) dont la pertinence peut être essentielle, ils s'accompagnent en outre, au-delà du seul canal acoustique, de phénomènes mimiques et gestuels ("Kinésiques", Birdwhistell, 1970) au statut analogue. Autrement dit s'impose la notion d'"*énoncé total*" ou "*totexte*" formé d'une combinaison d'éléments verbaux (le *texte*) et non verbaux : vocaux et gestuels (le *paratexte*[1] : paratexte vocal + paratexte kinésique) ; disons donc, pour résumer cette nouvelle position : d'un ensemble d'événements (verbaux, vocaux et kinésiques) apparus du fait de l'activité des locuteurs (ou plus largement des agents de l'interaction), totexte donc dynamique se développant séquentiellement au cœur d'une situation caractérisée par des paramètres stables ou par des événements extérieurs aux interactants, le **contexte.**

Même si cette présentation reste très schématique, et nous le verrons plus loin controversable, elle permet aisément de se rendre compte de l'évolution (révolution ?) considérable apportée par la linguistique de l'énonciation avec l'entrée en force du non verbal (paratextuel et situationnel) dans le champ linguistique et avec le statut important accordé au contexte dans une acception jusque-là considérée comme étrangère au champ linguistique.

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | Contexte |
| Totexte | Texte + Cotexte = Verbalité | | |
| | Paratexte | Vocalité<br>Kinésique | |

Dans cette perspective on peut dire que la linguistique traditionnelle travaille "hors contexte" (context free) et que la linguistique de l'énonciation est une linguistique"en contexte “ "(context dependant).

Une seconde conséquence majeure du nouveau point de vue est la remise en cause de la sémantique traditionnelle.

(1) J'ai proposé de dénommer ces éléments énoncifs non verbaux : cotextuels. Mais le terme cotexte désignant pour les linguistes de l'énonciation le "contexte littéral ou verbal" je me rallie à leur proposition (Kerbrat-Orecchioni) d'utiliser pour les désigner le terme de Paratexte.

Ainsi d'après O. Ducrot (1972) chaque unité signifiante peut être considérée sous deux aspects, la phrase, par exemple, être linguistique abstrait, identique à lui-même à travers ses diverses occurrences, échantillon de la langue, et l'énoncé : occurrence particulière de cette phrase réalisée dans une situation d'énonciation déterminée. La phrase a une valeur sémantique : sa *signification* est liée au "composant linguistique", mais placée en situation elle acquiert (ou produit) un *sens*, lié au composant rhétorique.

D'autres formulations sont possibles, nous le verrons, mais cette distinction "signification" *versus* "sens" est capitale amenant la distinction de la "compréhension" (de la signification) *versus* "l'interprétation" (du sens), la première relevant de la "*textualisation*", la seconde de la "*contextualisation*"…

Pour prendre un exemple banal, la proposition "quelle heure est-il ?" est immédiatement comprise (textualisée) par quiconque possède une compétence linguistique française, cette phrase peut aisément se traduire en anglais et en d'autres langues, mais "quelle heure est-il ?" énoncée en contexte peut vouloir signifier : "tu es en retard et je t'attends depuis une heure" ou encore "c'est tard, il faut partir", et ici dans le contexte de cet article, cet énoncé ne veut dire ni l'un ni l'autre et le lecteur a aisément interprété qu'il s'agit d'un échantillon de langage utilisé pour les besoins d'une démonstration; il est peu probable qu'il ait regardé sa montre et répondu à haute voix : "il est telle heure et telle minute…".

L'évolution de la linguistique n'allait cependant pas s'arrêter là. Une fois les discours replacés dans la situation dont ils sont issus et qu'ils constituent tout à la fois, c'est une linguistique de troisième ordre ou "linguistique pragmatique" qui allait s'épanouir dans les années 80, amorcée par les théoriciens d'Oxford (Austin, 1962, Searle, 1969) avec le thème des actes de langage, poursuivie par les anthropologues, sociologues, ethnométhodologues, ethnographes de la communication, tous "interactionnistes" et pratiquant une approche naturaliste de terrain. Les racines en sont donc pluridisciplinaires et pour certaines déjà anciennes, mais l'explosion n'est devenue vraiment sensible que depuis un peu plus d'une dizaine d'années.

Dans cette perspective, le langage ne sert plus (seulement) à transmettre des informations, mais il constitue un système d'actions ou mieux de co-actions. Parler, c'est dire, mais dire c'est faire, faire à l'autre et avec l'autre. La bonne question donc pour interpréter ces énoncés-actions ne sera pas : "qu'est-ce qui se dit ?" mais "qu'est-ce qui se fait ?", et la valeur des énoncés ne se jugera plus en termes de "vérité" mais de "félicité" ("appropriateness" ou "felicity"). La

compétence linguistique qu'ils supposent ne devient plus qu'un aspect partiel d'une compétence communicative plus générale qui seule permet la contextualisation indispensable. Cette compétence communicative comprend la connaissance des conventions interactionnelles tant sociales que psychologiques qui constituent des éléments fondateurs du contexte pragmatique.

Ce dernier a fait l'objet de plusieurs essais de systématisation, il comprend des éléments objectifs et subjectifs, explicites et implicites, qui sont généralement regroupés autour de trois thèmes : le cadre, les participants, les savoirs.

**Le cadre** est l'ensemble des éléments qui sont liés au **site social** où se produit l'interaction. La vie sociale se déroule à travers un ensemble de lieux à finalité socialement définie et qui portent des noms spécifiques, noms de **sites** : l'épicerie, le cabinet du dentiste, la poste, l'usine, la station-service, etc,…

Chaque **site** (setting) est caractérisé par une **proxémique** (organisation spatiale des mobiliers et des interactants) des coordonnées spatio-temporelles (emplacement, heures d'ouverture, de fermeture), des règles de fonctionnement (ou règles de cadrage) qui définissent un "**script**", programme schématique organisateur des comportements des agents et des usagers. L'ensemble étant placé par définition au service de la **finalité** affichée et socialement reconnue du site.

Les **participants** : font eux-mêmes partie du contexte.

Ils sont porteurs d'un certain nombre de caractères qui dans la phase initiale de la rencontre serviront à la "**définition de la situation**" (mise en "**place**" des interactants et affichage de statuts-rôles-identités-styles,…).

Ces caractères sont personnels, "**marques** corporelles" : sexe, ethnie, esthétique, etc,… Ou socio-culturelles, "**marqueurs** sociaux" généralement distribués en deux catégories fonctionnelles : marqueurs d'appartenance et marqueurs de relations.

**Les marqueurs d'appartenance** : caractères linguistiques (dialectes, accents, niveau de langue,…), indices corporels (tatouages, artifices, coiffure, fards, etc…) vestimentaires (style) insignes, badges, etc,…

Les marques corporelles et les marqueurs sociaux d'appartenance vont principalement servir à l'identification catégorielle de l'interactant : "c'est une personne de telle origine et appartenant à tel milieu social…"

**Les marqueurs de relation** : sont des indicateurs de rôle et de statut. Parfois très ostensibles : tenues, uniformes, se recoupant avec les marqueurs sociaux

précédents, parfois comportementaux : utilisation du "tu" ou du "vous" et des autres indices de déférence.

Bien entendu à ces indicateurs manifestes s'ajoutent des caractères psychophysiologiques (éveil, excitation, personnalité, motivations, etc…) dont certains sont repérables d'emblée, et d'autres ne se révéleront qu'au cours de l'interaction.

D'autre part à chaque situation est liée un type de relation généralement dicté par la nature du cadre et la finalité affichée de la rencontre. D'une façon générale, les relations se distribuent en trois types : catégoriel, structurel et personnel dont nous reparlerons plus loin.

**La plate-forme communicative commune**, c'est elle qui correspond aux "savoirs partagés" et permet l'utilisation des données précédentes pour l'organisation et le déroulement de la rencontre. Elle correspond à la compétence communicative des partenaires : compétence linguistique, compétence pragmatique, compétence mondaine et encyclopédique, éventuellement histoire relationnelle commune.

Cette plate-forme fonctionne d'emblée dans les relations personnelles ; dans les autres types elle est fournie par le cadre et facilement utilisable par tous ceux qui possèdent la compétence pragmatique correspondant au cadre en question, elle reste par contre à évaluer et à construire lors des rencontres entre inconnus, si ces rencontres échappent aux strictes routines des relations structurales.

Arrivés à ce point de cette revue sommaire des principaux composants du "contexte", il est utile de reprendre de façon définitoire un certain nombre de concepts utiles pour la suite.

Un **contexte** (ensemble organisé de facteurs situationnels qui conditionnent la rencontre) comprend un **cadre** qui définit une situation sociale. Le cadre lui-même inclut :

• le **site** (appartement - rue - théâtre - cabinet médical,…)

• un **ensemble de conventions** inhérentes au site (normes, règles, habitudes) qui définissent le possible et le nécessaire. Parmi ces conventions les **règles de cadrage** sont de deux types : **règles régulatives** qui définissent les prescriptions et proscriptions comportementales (ce qui est à faire et ce qui est à éviter), **règles constitutives** qui définissent le sens à attribuer aux événements produits.

Ainsi au cadre est associé un **script**, représentation cognitive des **épisodes** prévisibles dans cette situation. Ces épisodes eux-mêmes s'appuient sur des

**routines sociales** (séquences d'interactions stéréotypées. P. ex. acheter un billet, commander un repas, prendre congé, etc,…). Les transactions routinières sont elles-mêmes composées d'unités interactionnelles basales, parfois appelées "**mouvement**" ou **"acte"** (ex.: appeler quelqu'un, regarder quelqu'un, poser une question, etc…).

Le terme de **relation** désigne le type global d'**engagement** requis par le cadre. Cette relation peut être **uniplexe**, c'est-à-dire appartenir à une seule catégorie structurelle, catégorielle, personnelle ou **multiplexe**c'est-à-dire appartenir à deux voire trois catégories : par exemple le consultant du médecin (relation structurelle), est lui-même médecin chef d'un service voisin (relation catégorielle), et ils ont en dehors de l'hôpital des liens amicaux et familiaux… (relations personnelles). Dans ces cas de multiplexité, une dimension relationnelle domine en accord avec la finalité du cadre présent, mais les dérapages contextuels sont alors un risque tellement probable que de telles situations sont généralement déconseillées à cause des confusions permanentes dans les processus de contextualisation que nous évoquerons plus loin ("il vaut mieux ne pas soigner sa propre famille", "ne pas psychanalyser des amis", etc…).

Au total donc le contexte sera un ensemble relativement stable de facteurs définis qui permettra l'organisation et l'interprétation d'une séquence d'interactions formées d'événements verbaux, vocaux et kinésiques constitutifs d'un "énoncé total" ou "totexte" lui-même dynamique et temporellement organisé.

Cependant si tout ceci a l'avantage d'être clair, cette apparence se révèle à l'usage vite trompeuse et quelques questions fondamentales vont se poser inéluctablement. J'en mentionnerai trois :

(a) La question de l'unicité ou de la pluralité des contextes, et dans ce cas de la hiérarchie des contextes avec comme corollaire la question des niveaux de référence.

(b) La question du contexte utile *versus* le contexte potentiel ou la question de l'étayage sélectif de l'énoncé. Le contexte est-il donné ou construit ?

(c) La question enfin du changement de contexte : le contexte est-il stable ou dynamique ? et à la limite est-il autre chose qu'une expression du texte ?

## 2- La hiérarchie des contextes :

Considérer qu'un événement, une interaction, un individu ne peuvent se comprendre (ou plus exactement s'interpréter) qu'en fonction de l'ensemble (contexte) dans lequel il apparaît ou il évolue, c'est adopter inévitablement un point de vue éco-systémique. On sait que c'est à G. Bateson et son groupe que revient le mérite d'en avoir en premier développé les conséquences en utilisant dans les années 50 et 60 la théorie de la communication, la théorie des systèmes, les modèles cybernétiques et la théorie des types logiques de Russell. C'est grâce à cela que furent proposés les concepts fameux de double lien, de paradoxe, d'homéostasie familiale, et de position métacommunicative du thérapeute.

L'épistémologie Batesonienne sous-entend la disposition hiérarchique des systèmes (ou des classes) selon un modèle en "pelure d'oignon". L'utilisation des concepts d'ordre et de niveaux est en effet essentielle pour comprendre la pathologie de la communication qui résulte le plus souvent de leur confusion. C'est aussi l'idée fréquemment évoquée et exploitée qu'à l'étage interactionnel, la communication emprunte deux formes, digitale (verbale) et analogique (non verbale) de telle manière que la seconde englobe la première et la définit : ainsi schématiquement un énoncé contient et véhicule une information (un contenu), mais sa forme et son "contexte" non verbal (vocal-kinésique) comportent aussi une information sur l'information qui indique le statut proposé et l'usage assigné de cette information dans la chaîne interactionnelle (Watzlawick et al., 1972).

Cette activité métacommunicative fait partie de la relation. Les relations mal définies ou conflictuelles compromettent ce système métacommunicatif et donc altèrent le fonctionnement de la communication au niveau même du contenu.

Certes cette opposition du contenu et de la relation a été depuis affinée et nuancée (cf. par exemple la contribution de Sluzki et de Bateson lui-même dans les présents "Cahiers") mais l'idée qui la soutient a été féconde.

C'est une idée apparentée qui a inspiré Scheflen (1965) dans son identification de trois types d'unités comportementales emboitées : la structure spatiale du corps et des segments corporels (la présentation), le changement postural partiel (la position) et le maintien de la direction de la tête et de l'orientation du regard (le point). La présentation encadrerait la position qui elle-même encadrerait le point. Les convergences ou les divergences de ces types de configuration parmi les participants à une interaction traduiraient

l'évolution des relations internes au groupe et l'évolution de la relation thérapeutique. C'est sur de telles considérations que Scheflen a basé "l'analyse contextuelle".

Les travaux de Fivaz et du groupe de Prilly ont développé, affiné et systématisé une approche "microanalytique" en introduisant une distinction importante entre les variables temporelles qui déterminent la structure hiérarchique des échanges et les variables spatiales qui permettent de dégager l'ajustement à la fonction en jeu. Ils découvrent et soulignent ainsi que les recontextualisations sont possibles au cours de l'évolution : le principe d'organisation hiérarchique reste valable mais l'ordre hiérarchique entre niveaux n'est pas prédéterminé.

Pour ces auteurs, les niveaux d'échanges qui sont les plus constants sont ceux qui contextualisent l'interaction et c'est généralement au travers de l'arrangement spatial du groupe (orientations-distances entre individus) que l'on saisira le contexte qui donne sens aux communications des différents groupes concernés.

Retenons de cet ensemble succinctement évoqué : 1/ l'idée d'une organisation hiérarchique du contexte avec des niveaux supérieurs et des niveaux inférieurs, 2/ la notion de réciprocité possible des influences d'un niveau sur l'autre, réciprocité permettant des "recontextualisations", 3/ l'absence de séparation du texte et du contexte dans le sens dégagé du point de vue sociopragmatique décrit antérieurement.

Ici, l'énoncé total n'est pas vu comme tel, mais il est lui-même décomposable en contexte englobant (généralement le non-verbal) et partie englobée (généralement le verbal), cette dernière en vertu du phénomène de recontextualisation pouvant à son tour servir de contexte pour la première.

Le modèle (idéalisé) de Cronen, Johnson et Lanneman permet d'illustrer cette notion de hiérarchie de niveaux contextuels.

<u>Modèles culturels</u> : grands modèles de l'ordre social et relation des individus à cet ordre. Ces modèles fournissent un contexte englobant à l'expérience humaine et indiquent les façons de penser et d'agir.

□

□

<u>Scripts</u> : répertoires d'action qui façonnent le concept de self de 'l'individu.

□

□

Relation : compréhension, habituellement implicite, qui façonne le "nous" collectif. Les significations relationnelles de ce niveau sont des définitions du "nous" collectif et ne doivent pas être confondues avec le niveau relationnel inhérent aux messages particuliers pris en compte dans le système utilisé par le groupe de PaloAlto.

Episodes : routines communicationnelles que les personnes perçoivent comme des touts.Les épisodes comprennent des échanges d'actes langagiers.

Actes langagiers : Ce que se font les interactants avec des mots ou des actions. Ces actes correspondent au niveau décrit par l'école de Palo Alto comme relationnel, mais ne doivent pas être identifiés au non verbal comme opposé au verbal. Exemples : menacer, promettre, informer, etc…

Contenu : information au sujet de quelque chose de communicable à l'exception des informations sur la nature du message lui-même.

Les flèches bidirectionnelles indiquent la réciprocité déjà signalée des rôles contextuels entre les niveaux.

Cependant comme nous le discuterons plus loin, il s'avère qu'un même énoncé peut être dans bien des cas interprété de façon diverse : les cadrages possibles sont multiples (et c'est même ce fait qui justifie les entreprises psychothérapiques).

Or si le recadrage peut se faire par changement de niveau, dans le sens de la hiérarchie verticale ou englobante, il peut aussi se faire par glissement horizontal et cela suggère à côté du modèle en pelure d'oignon, un modèle "pyramidal" où, à chaque niveau, plusieurs cadrages sont aussi possibles.

Enfin, se pose la question du "centre" de la série de contextes englobants, est-ce le Sujet et son vécu ? est-ce l'interaction ? est-ce l'énoncé ? Nous avons jusqu'ici considéré que c'était l'énoncé, mais, d'un point de vue

phénoménologique courant, c'est bien plus souvent le Sujet… Un interactant se considère rarement lui même comme contexte des énoncés qu'il produit !

## 3 - L'étayage sélectif ou "contexte utile" *versus* "contexte potentiel", ou : le contexte est-il donné ou construit ?

Selon donc la conception hiérarchique, de niveau de contexte à niveau de contexte c'est potentiellement tout l'univers à la fois matériel et subjectif qui pourrait constituer le "contexte total". Cependant plusieurs remarques s'imposent : l'univers "réel", dans sa "réalité" physicochimique, nous est directement inaccessible au moins dans sa totalité : nous n'en percevons que ce qui nous est permis par nos compétences physiologiques et cognitives ; les limitations de nos équipements perceptifs, de nos connaissances et de nos moyens de traiter l'information sont très contraignants, et l'univers "objectif" humain n'est qu'une "carte" imparfaite qui ne doit pas être prise pour le "territoire" réel. Mais en outre ce contexte "objectif" ne constitue qu'une potentialité qui n'est pas mise en jeu en permanence : il se précisera en situation sous la forme du "contexte objectal", ou "contexte activé" composé des parties du contexte potentiel utiles à l'interprétation des événements en cours. C'est cette activation qui permet la "contextualisation" et si cette dernière consiste à s'appuyer sur le contexte pour interpréter le texte, alors la question du choix des éléments contextuels utilisés (on dira "pertinents") paraît fondamentale, bien qu'elle soit loin d'avoir reçu une réponse satisfaisante. Quelques éléments sont cependant à notre disposition pour décider du contexte utile.

### 3.1.- Les indicateurs

En premier lieu serviront les *indicateurs de contexte*, eux-mêmes déjà signalés : indicateurs de lieux et de temps (panneaux routiers, pancartes, enseignes, horloges, etc,…), marques et marqueurs d'appartenance et de rôles, etc… La planète est aujourd'hui largement balisée de repères contextuels qu'un minimum de compétences permet généralement d'utiliser au mieux.

### 3.2. - La définition de la situation :

Cette notion introduite par W.J. Thomas désigne la définition de la relation que les interactants vont proposer, voire négocier en début de rencontre. Chacun va ainsi en s'appuyant sur un rituel approprié, sur des stratégies routinières et sur les différents indicateurs mentionnés ci-dessus, indiquer à son

(ses) partenaire(s) comment il désire être perçu, comment il désire que les autres pensent qu'il les perçoit et dans quel registre il souhaite voir se dérouler l'interaction. Définition initiale donc des statuts, des rôles, du climat de l'interaction, d'une grande importance car c'est souvent de cette orientation de départ que dépendra l'évolution de la rencontre : rupture, conflit, échec, réussite totale ou partielle,…

Gumperz (1982) décrit deux temps dans ce processus :

1 - Le locuteur perçoit et évalue des "indices" à partir desquels il va choisir une stratégie de comportement appropriée.

2 - La stratégie de comportement est réalisée par des "symboles verbaux appropriés". Si nous ajoutons que le locuteur émet lui-même des indices, on observe en début de rencontre une véritable négociation avec ajustement progressif des comportements et articulation des objectifs pour arriver à l'assignation des places attribuées aux interactants et à un consensus commun pour coopérer au déroulement de la rencontre.

Cette période définitoire est particulièrement visible dans les rencontres nouvelles susceptibles d'avoir une certaine durée : tel est le cas des premières séances de thérapies familiales. Elle est par contre réduite à un rituel confirmatoire dans les brèves rencontres de la vie quotidienne.

### 3.3. - Les indices de contextualisation :

Ce sont des éléments intégrés au texte total, qui renseignent les locuteurs sur la façon de s'en servir : ils constituent en quelque sorte le "mode d'emploi" de l'énoncé ou encore la "clé" qui permet son interprétation.

La notion d'indice de contextualisation (*contextualization cues*) a été proposée par J. Gumperz pour désigner toute unité de forme linguistique ou paralinguistique (et nous ajouterons kinésique) qui contribue à signaler l'utilisation de présupposés contextuels donc qui permet l'usage dans le discours de sous entendus et d'implicites et ce faisant permet son interprétation.

Certains de ces indices sont objectivables et prennent des formes métacommunicatives : ainsi l'emphase, les intonations, les mimiques et gestes qui vont souligner, qualifier ou contredire une partie de l'énoncé.

Ce sont aussi les parenthèses, les digressions, certains regards, les allusions,… L'efficacité de ces éléments est par ailleurs vérifiée en permanence par le système de maintenance de l'interaction (système phatique : en particulier les regards discontinus du parleur à l'adresse du receveur, système

régulateur : en particulier mouvements de tête, mimiques et brèves émissions vocales du receveur).

Parmi les indices de contextualisation signalons aussi la variation des qualités vocales qui permet de distinguer des voix de rôles (Grosjean, 1987) : la même personne selon les contextes et les rôles correspondants adoptera différents types de voix, mais au cours d'une même interaction, ces types de voix seront susceptibles de réapparaître liés aux attitudes momentanément vécues : parentale, infantile (sage ou rebelle), etc,…. Les indices de contextualisation constituent donc des éléments précieux pour la compréhension de l'interaction et pour le choix des clés de contextualisation, (du "keying" selon l'expression de Goffman), ou plus communément du "cadrage".

### 3.4. - Les règles organisatrices et interprétatives :

J'ai déjà mentionné l'existence de "règles de cadrage" associées au cadre et subdivisées en "règles régulatives" et "règles constitutives".

Les règles régulatives qui prescrivent et proscrivent, ont une action organisatrice du comportement facile à comprendre, les règles "constitutives" qui définissent le sens à attribuer aux événements sont par contre directement liées au problème complexe de l'interprétation et donc de la contextualisation.

Nous ne pouvons guère les développer ici, mais nous en soulignerons cependant un aspect essentiel concernant le rôle des implicites (Kerbrat-Orecchioni, 1986). L'interprétation de l'énoncé total se base sur l'énoncé lui-même, appelons-le "énoncé manifeste", mais aussi sur les implications de cet énoncé manifeste mis en rapport avec son contexte de production.

Ainsi le sens de "l'énoncé" n'est pas seulement, tant s'en faut, le sens de ce qui est dit mais le sens de ce qui est fait. L'"énoncé" total véhicule donc non seulement du manifeste mais du latent, et l'interprétation ne peut s'en faire que par un accord entre les interactants (dit "principe de coopération") pour appliquer certaines règles d'implicitation ("maximes" de Grice, 1979) : maximes de quantité [sois informatif], de qualité [sois véridique], de pertinence [sois à propos], de manière [sois clair]), maximes qui permettent par exemple l'échange suivant entre un conducteur d'automobile et un passant :

Le conducteur : "je suis en panne d'essence"

Le passant : "y'a un garage au coin d'la rue".

Les maximes de quantité, de qualité et de pertinence permettent au passant de faire l'hypothèse que le conducteur l'informe qu'il est en panne dans l'espoir d'obtenir une aide, tandis que les maximes de pertinence et de qualité

permettent au conducteur d'inférer que le garage possède une pompe à essence et qu'il est ouvert.

Si l'on se rappelle que l'énoncé total comprend aussi des composants kinésiques et vocaux, on conçoit donc aisément que l'interprétation dépasse de loin la seule mise en rapport du discours verbal littéral et du contexte puisque l'énoncé total comprend aussi tout le paratexte et véhicule tout le latent, ce dernier, non directement exprimé, mais inférable par l'application de règles coopératives.

Cependant, il faut aussi remarquer que ces règles d'implicitation "officielles" ne sont pas les seules, en particulier, dans les familles comme dans tout groupe à communication prolongée, l'élargissement de la plate-forme communicative commune permet l'élaboration de connivences transactionnelles et interprétatives singulières dont les mécanismes échappent généralement au non initié.

On peut en rapprocher les notions proposées par Hall de "*contexte riche*" et "*contexte pauvre*". Dans les communications à contexte riche la majeure partie de l'information est contenue dans le contexte et une petite partie dans le message codé explicite, dans les communications à contexte pauvre la partie principale de la communication est transmise dans le message explicite qui se suffit pratiquement à lui-même. D'après Hall cette intrication à partie variable du contexte et du texte est liée à des habitudes culturelles, certaines cultures étant à contexte riche, et d'autres à contexte pauvre.

### 3.5. - L'analyseur corporel

Cependant considérer que la contextualisation est basée sur la perception d'une collection d'indices très divers et l'utilisation de règles organisatrices et interprétatives tout aussi diverses ne serait pas suffisant si mention n'était faite des inférences émotionnelles ou, autrement dit, des "attributions affectives". Chaque interactant en effet ne se contente pas d'interpréter l'énoncé total au double point de vue cognitif et actanciel, il s'efforce aussi de discerner les effets accompagnateurs présents chez le partenaire. Ce travail d'attribution d'affects constitue un paramètre important de l'interprétation.

Bien sûr une partie de cette évaluation se fait par les mécanismes déjà décrits en particulier avec l'utilisation des indices vocaux et kinésiques de contextualisation. Mais le processus sous-jacent dépasse généralement ce premier aspect relationnel.

Déjà pour la perception de la parole certains auteurs (Halle et Stevens, 1982, puis Liberman 1967, 1985) ont proposé un modèle d'analyse par "synthèse motrice" : l'auditeur à partir d'une analyse provisoire et partielle des indices acoustiques reproduirait intérieurement une séquence phonématique analogue à la séquence émise, et ferait à partir de là des inférences sur la nature du message perçu.

Percevoir la parole d'autrui serait lié à une activité d'échoïsation. Ce modèle d'analyse motrice de la parole pourrait être étendu à l'énoncé total, faisant intervenir donc au-delà du simple aspect vocal les autres paramètres non verbaux (mimiques, gestes, postures,…). Il y aurait ainsi par le biais d'une échoïsation corporelle, parfois visible, mais le plus souvent subliminaire, une facilitation à la perception des affects d'autrui, expliquant les phénomènes déjà décrits sous les noms d'empathie et d'identification introjective. Cette hypothèse de "l'analyseur corporel" est étayée par les travaux d'Ekman (1983) et de Bloch (1989) qui ont montré récemment que l'adoption de mimiques, de postures ou de certaines activités corporelles était susceptible de faire naître des affects spécifiques, eux-mêmes susceptibles d'induire des représentations adaptées… En somme cette "induction émotionnelle par la reproduction des modèles effecteurs" pourrait être mise par échoïsation au service de la connaissance d'autrui et serait un moyen de partager ses contextualisations…

Au total, il semble clair que l'interprétation des énoncés se fait grâce à un choix de contexte, lequel est déterminé par l'information immédiatement perceptible dans l'environnement physique (cf. les indicateurs de contexte), la mémoire à court terme des antécédents immédiats, la perception des indices de contextualisation (proposés tout au long de l'interaction), et le savoir encyclopédique ou mondain. Cependant très souvent ces facteurs ne déterminent pas un contexte unique mais plutôt un ensemble d'alternatives (ou contextes possibles) parmi lesquels le choix définitif devra être opéré. Les raisons précises de ce choix seront liées à la *Pertinence* de l'interprétation, c'est-à-dire à l'optimum d'adéquation de l'interprétation avec la logique contextuelle et les exigences psychologiques des interactants. On ne peut en effet guère ici faire l'économie de l'introduction de paramètres psychologiques. Parmi les conceptions possibles de la pertinence, citons celle développée par Sperber et Wilson (1989) : la pertinence d'une hypothèse interprétative est fonction de l'effet contextuel qu'elle provoque et de l'effort qu'elle nécessite : le principe du fonctionnement mental étant la recherche d'une maximisation de l'effet et

d'une minimisation de l'effort…En conséquence le processus d'interprétation se ferait avec les séquences suivantes :

1 - Evaluation de la pertinence.

2 - Choix du contexte justificatif (ou adéquat).

3 - Interprétation. Le contexte serait donc bien "choisi" et non "donné".

On peut cependant faire l'observation que l'on ne peut choisir que dans un ensemble déjà donné… Il serait donc plus exact de dire que le contexte est "construit".

Mais quoi qu'il en soit des nuances de cette formulation, on ne peut que souligner l'aspect dialectique du texte et du contexte : le texte déterminera le choix d'un contexte qui convient à son interprétation, mais ce choix se fera à partir d'un ensemble potentiel complexe qui lui préexiste, et auquel sitôt proféré le texte s'intégrera lui-même.

### 4 - Contexte stable ou contexte dynamique ?

Les chapitres précédents ont ainsi exposé deux conceptions apparemment antagonistes :

- L'une définit un "totexte" fait des événements de toute nature qui surviennent au cours de la rencontre de fait de l'activité des interactants, totexte donc *dynamique* et en *perpétuel changement temporel*, opposé à un "contexte" *statique* ou du moins relativement stable et permanent qui encadre de plusieurs façons le totexte et permet son interprétation ; conception qui peut aussi se formuler ainsi : le contexte est "tout ce qu'il est nécessaire de prendre en compte pour interpréter une unité de comportement, à l'exception de ce comportement lui-même" (Leeds-Hurvitz, 1989).
- L'autre qui étend la notion de contexte aux unités constituantes de l'énoncé, considérant qu'elles se contextualisent mutuellement, ce qui conduit à déclarer que le contexte est lui-même dynamique, d'autant plus que le "contexte activé" fluctue constamment. Ainsi le "contexte est en état de changement permanent"… (Van Dijk, 1977).

Certes les chapitres précédents nous ont déjà permis de relativiser ces formulations extrêmes, mais ne cachant pas ma sympathie pour la première façon de formuler je me permettrai de l'argumenter par quelques brèves remarques.

D'abord c'est vrai que le contexte mondain ou universel n'est pas réellement statique, il évolue de façon asynchrone selon ses parties (lentement pour la géologie, plus rapidement pour l'écologie, très rapidement pour les aspects

culturels, démographiques, politiques, ...). Mais à l'échelle du temps de la rencontre interpersonnelle, le contexte potentiel en dehors des périodes de crises aiguës peut être tenu pour relativement stable : ni le cadre, ni les interactants, ni le langage, ni les conventions pragmatiques ne subissent (sauf exception) de changement notable au cours de l'interaction et c'est en fait grâce à cette stabilité du contexte et des lois de contextualisation que la communication est possible.

Si nos savoirs sur le monde étaient remis en cause en permanence, si les lois d'utilisation des langues et des usages étaient en modification constante, et si nos corps subissaient des métamorphoses rapides et aléatoires, on ne voit guère à quoi correspondrait la notion de contexte dans cette situation d'incertitude généralisée.

On peut même suggérer que l'existence des indicateurs, marqueurs, indices et conventions de toutes sortes sont mis en place pour renforcer l'aspect de stabilité contextuelle sur laquelle sont basées les anticipations et ont étayés les cadrages. Tout est mis en œuvre dans la vie quotidienne pour consolider la permanence du contexte (Cosnier, 1989).

Cependant il est vrai que deux dimensions vont être objet de changement au cours de la rencontre. C'est d'abord par définition le texte lui-même, et corollairement le contexte activé qui servira à sa contextualisation. C'est en ce sens en effet, comme nous l'avons vu, que le contexte est construit ou choisi.

En fait, comme nous l'avons déjà souligné, c'est le contexte activé qui change au cours de l'interaction et non le contexte potentiel. C'est là une autre façon de dire que pour **un** contexte il y a plusieurs possibilités de cadrage. Les alternatives ne résident pas dans le choix du contexte mais dans le choix de la contextualisation. Il semble avoir là plus qu'une nuance.

Ceci dit, une deuxième dimension doit être considérée. Toute rencontre va produire un néo contexte. Au fur et à mesure de son déroulement, les événements de la rencontre entrent dans l'histoire et toute rencontre sécrète ainsi du contexte et alimente la plate-forme communicative des interactants. Le destin du totexte est de participer au contexte des relations futures.

## 5 - En guise de conclusion : du côté de la thérapie

Mettre en rapport les considérations précédentes et les thérapies familiales systémiques est sans doute ce qu'attendent avec le plus d'impatience les lecteurs. Il est incontestable, un simple survol de la littérature nous le montre, que la question de la relation entre texte et contexte est pertinente aux trois

plans pratique, théorique et empirique. Au plan pratique, on constate que quelles que soient leurs orientations, (et il y en a!) tous les auteurs utilisent la notion de contexte, depuis les travaux des pionniers, tels J. Haley et les Palo Altistes en passant par les structuralistes à la Minuchin, les "conversationnalistes" à la Anderson et Gooloshian (et bien d'autres,…), l'objectif commun pour tous étant : comment provoquer un changement dans la famille ? cette dernière considérée (avec plusieurs nuances théoriques) comme un "système", la question théorique sous-jacente se formule : comment modifier un système ? Question qui véhicule un implicite : le système peut changer.

Il peut changer par l'intérieur, par la poursuite de sa trajectoire évolutive selon un modèle cybernétique.

Il peut changer par l'extérieur, contraint au changement par l'évolution du contexte.

Il peut changer par le changement des relations entre les deux selon un modèle d'épigenèse interactionnelle.

Sans doute selon les cadrages tout cela peut co-exister. La preuve en est donnée dans les autres articles de cette même revue.

## Bibliographie


AUSTIN, J.L., 1970, Quand dire c'est faire, Seuil, Paris, (édit. anglaise : 1962).

BATESON, G., 1977-1980, Vers une écologie de l'esprit. 2 vol., Seuil, Paris.

BENVENISTE, E., 1966-1974, Problèmes de linguistique générale,2 vol.,Gallimard,Paris

BIRDWHISTELL,R.L.,1970, Kinesics and context, University of Pensylvania Press, Philadelphia.

BLOCH, S., 1989, Emotion ressentie, émotion recréée, Science et Vie, 168, 68-75.

CHOMSKY, N., 1977, Réflexions sur le langage, Maspero, Paris.

COSNIER, J., 1989, Interraciones en la vida cotidiena, in Utrilla, M., (éd.), Interaciones terapeuticas Technipublicaciones, Madrid.

CRONEN, K.E., JOHNSON, K.M., LANNEMAN, J.W., 1982, Paradoxes, double binds and reflexive loops : an alternative theoretical perspective, family Process, 91-112.

DUBOIS, J. (éd.), 1973, Dictionnaire de linguistique, Larousse, Paris.

DUCROT, O., 1972, Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique, Hermann, Paris.

EKMAN,P.,LEVENSON,R.,FRIESEN,W.,1983,Autonomic nervous system activity distinguishes between emotions,Science,221,1208-1210.

ELUERD, R., 1985, La pragmatique linguistique, Nathan, Paris.

FIVAZ-DEPEURSINGE,E.,1987,Alliances et mésalliances dans le dialogue entre l'adulte et le bébé,Delachaux et Niestlé,Neuchâtel.

FIVAZ,E.,FIVAZ,R.,KAUFMAN,L., 1982, Encadrement et développement,le point de vue systémique, Cahiers critiques de thérapie familiale,4/5,63-74.

FRANCOIS, F., (éd.), 1980, Linguistique, PUF, Paris.

GRICE, H.P., 1979, Logique et conversation, Communications, 30, 52-72 (édit. anglaise, 1975).

GROSJEAN, M., 1987, La musique de l'interaction, DEA Psychologie,Université Lumière-Lyon 2.

GUMPERZ, J., 1982, Discourse strategies, Cambridge University Press, Cambridge.

HALL, E.T., 1979, Au delà de la culture, Seuil, Paris (édit. anglaise, 1978).

HALLE, M., STEVENS, K-N., 1974, Speech recognition, *in* Mehler et Noizet (eds), Textes pour une psycholinguistique, Mouton, La Haye.

KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1980, L'énonciation, de la subjectivité dans le langage, A. Colin, Paris.

KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1986, Kinesics and context : essays on body motion communication, University of Pensylvania Press, Philadelphia P.A.

LEEDS-HURVITZ, W., 1989, Communication in everyday life, Ablex Publish. Corpor., Norwood, N.J.

LIBERMAN, A-M., MATTINGLY, I.G., 1985, The motor theory of speech perception revised, cognition, 21, 1-36.

SCHEFLEN, A.E., 1965, Stream and structure of communicational behavior : context analysis in a psychotherapy session, Eastern Pensylvania Psychiatric Institute, Philadelphia PA.

SEARLE, J.R., 1972, Les actes de langage, Hermann, Paris, (édit. anglaise, 1969).

SPERBER, D., WILSON, D., 1989, La pertinence, Ed. de minuit, Paris.

VAN DIJK, T.A., 1977, Text and context, explorations in the semantics and pragmatics of discourse, Longman, London and New York.

WATZLAWICK, P., BEAVIN, J., JACKSON, D., 1972, Une logique de la communication, Seuil, Paris, (édit. anglaise, 1967).

WINKIN, Y., (éd.), 1988, Bateson, Seuil, Paris.

**Commentaires 2006** : Dans cet article j'énonce :

Totexte = Texte+Cotexte + Paratexte, aujourd'hui je préfère inclure dans le cotexte tous les éléments synchrones autres que le texte-énoncé, c'est-à-dire la mimo-gestualité et la vocalité.